

emporté. Ses conflits personnels étaient insolubles et elle se voyait perdue dans un monde en voie de perdition. Londres était secoué par les attaques aériennes, Virginia Woolf s'était suicidée, la Yougoslavie et la Grèce étaient vaincues, les troupes anglaises battues, des rumeurs d'exécutions massives et de camps de concentration passaient les frontières, des flots de réfugiés arrivaient de Danemark et de Norvège, des vagues de suicide se propageaient dans les Etats baltes écrasés, et le Führer allemand de la guerre proclamait en des discours fracassants que la décision finale était imminente. Comment était-il possible de travailler encore dans cette extrémité ? Tout ce qu'on pouvait écrire ou peindre n'était-il pas un signe d'orgueil, d'arrogance devant cet excès de souffrances ? Baahl vivait, lui, dans la résignation du maître accompli. Sa vie était pleine, d'une maturité achevée, tandis que je cherchais, moi, un sol et une base solide. Je n'espérais pas de transformation spectaculaire, de découverte de choc, je voulais une explication et une confrontation minutieuses, je voulais qu'on me fit voir certains rapports et savoir ce qui s'était passé en moi. Mes paroles, étant à l'adresse de quelqu'un, se trouvaient continuellement mises à l'épreuve, c'était un monologue en alerte qui, par de longs détours cachés et concentriques, mit au clair bien des choses. Dans cette ville industrielle de province avec son atmosphère de méfiance et d'activité jalouse, les séances chez Baahl m'étaient d'un grand soulagement, mais là encore surgit une sorte de conflit, de sentiment d'infériorité et d'impuissance. Le vieil homme plein d'expérience dans son fauteuil prenait tout ce que je lui disais sans broncher, rien de tout cela ne lui faisait peur, et pourtant il semblait bien plutôt participer du monde de mes parents que de mon univers en dérive. Quand il m'arrivait d'exprimer de la haine ou du sarcasme envers mon père ou ma mère, je sentais à son égalité d'humeur qu'il prenait cela pour une aberration de ma part et que sa vie était faite de solidarité envers ceux qui se sont fixés un foyer et un but, les défenseurs de la famille. Il m'écoutait et ne me condamnait pas, mais derrière son infinie patience il semblait bien y avoir l'espoir qu'un jour je retrouverais le chemin de l'ordre. Dans notre entretien s'affrontaient non seulement un monde en voie de dissolution et un monde de cohésion, mais aussi l'Européen naufragé en proie aux crises, aux guerres et aux persécutions à l'habitant ancestral d'un pays pacifique, profon-

dément enraciné dans son décor natal. Baahl menait une vie retirée, amateur d'oiseaux, de poissons et de plantes, de contes populaires et de vieilles chansons, c'était un chanteur, un joueur de luth et un poète en secret. Il m'écoutait avec toute l'expérience d'un médecin en place qui, depuis des dizaines d'années, voit défiler dans son cabinet toutes les détresses de la ville. Devant lui, je n'étais pas l'étranger, l'émigré indésirable. J'étais reçu sans réserve. Et pourtant je sentais parfois que je ne pouvais pas aller plus loin, que mes paroles ne l'atteignaient plus, je sentais en moi une espèce de fièvre et de décomposition que je ne pouvais plus lui dire, car je pensais qu'il ne pouvait pas les comprendre. Dans ces cas extrêmes, il essayait de simplifier mon existence, comme pour en annuler les dangers et les déchirements. Mais peut-être me trompais-je. Peut-être était-ce moi seul qui avais peur de cette matière brûlante. Par moments j'étais incapable de rien exprimer, et j'avais l'impression alors de n'avoir jamais rien dit, de n'avoir fait que bavarder de choses rebattues. Dans le silence qui tombait, il arrivait à Baahl alors de prendre son luth et de me jouer une chanson. J'entendais bien qu'il voulait me consoler et m'apaiser, mais cela me semblait enfantin, j'étais furieux de ce geste trop simple devant ma situation sans issue. Mais je ne pouvais manifester cette révolte, je me laissais donc aller à une réconciliation trompeuse, voyant en lui la naïveté du sage qui repose fermement en sa foi et change les louanges du ciel dans la détresse. J'expérimentais là pour la première fois dans son cabinet la langue nouvelle, celle du pays, en relation avec mes propres sentiments et impulsions. Les expériences vécues dans un autre milieu et liées aux intonations et aux caractéristiques de la langue maternelle, perdaient alors leur spontanéité, leur tonalité cruelle, les idées ne coulaient plus de source, elles étaient contrôlées, remaniées, traduites, et, une fois exprimées, elles étaient déjà très loin de leur point de départ. Baahl essaya d'établir une relation primaire de père à fils, mais ma méfiance était trop profonde, et sa confiance ressemblait trop au rituel du guérisseur. Il pensait que mon trouble s'apaiserait si j'apprenais à respirer profondément et régulièrement selon les règles de la méditation hindoue. Et quand il voulut me prouver sa liberté d'esprit et me démontrer, lors d'une discussion sur l'onanisme, le caractère normal de cette pratique en déboutonnant son pantalon et en manipulant d'un air rêveur